



Je voudrais
que tu
me rappelles

ROMAN

CHRISTOPHE
MORICE

Christophe Morice

Je voudrais que
tu me rappelles

© Christophe Morice, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-2104-3



Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été entièrement conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*"L'oiseau que tu croyais surprendre
Battit de l'aile et s'envola ;
L'amour est loin, tu peux l'attendre,
Tu ne l'attends plus, il est là." - Carmen.*

Chapitre 1

Elle perdit imperceptiblement l'équilibre de sa chaise qui était sur une surface instable. À ce moment précis, elle eut ce geste spontané de chercher un point d'ancrage en se raccrochant à ma main. Ce geste, comme un lapsus, fut bien le signe d'une complicité inattendue qui me stupéfia.

Alors qu'elle réajustait son maintien, je me levai de notre table de ce café dans Paris, pour l'aider. Elle ajouta simplement :

— Je suis désolée.

Florence était désolée mais pas confuse d'avoir peut-être matérialisé, à cet instant, la secrète direction de ses premières pensées à mon égard. Ainsi j'enfouis aussitôt ce précieux secret sans faire d'allusion. J'étais simplement incapable de franchir la distance qui nous séparait.

C'était sans compter sur l'ombre encore vibrante d'Eva qui vint fugitivement habiter ce moment pour m'inspirer une rapide digression : Eva m'avait appris à être conquérant avec une femme plutôt qu'à observer une retenue qu'une éducation trop conventionnelle desservait. En tout cas j'y étais arrivé ponctuellement.

Alors que je me rasseyais rapidement, porté par le souffle de ce que je pris pour une confidence, je glissai légèrement ma main sur la sienne comme pour caresser un miroir. Je m'arrêtai net à son contact, retenant enfin ses doigts pour en amortir la courbe. Je parvins à tenir ainsi sa main un instant, inspiré, éloignant toute intention. Je crois bien qu'elle allait dire quelque chose lorsque je choisis de la devancer :

— Accepterais-tu une danse ?

Je sentis le bout de ses doigts reculer avec l'agilité d'un chat que je retins délicatement en poursuivant :

— Un Tango ?

Pour la première fois depuis l'heure où elle m'apparut dans ce café, j'eus soudain la délicieuse sensation que mon extravagance la fascinait. J'avais l'audace d'un trapéziste dans cette représentation dont elle formait ma partenaire improbable. Sentant que je pouvais vertigineusement la perdre je dressai mon index et mon majeur sur la table comme on se relève d'un saut périlleux.

Comprenant que nous ne nous lèverions pas pour danser mais que je l'invitais à nous exécuter, là, main contre main, ses épaules se relâchèrent alors pour expirer un soulagement plus cavalier :

— Avec plaisir... Répondit-elle sans faiblir.

Cet élan n'était plus éphémère, il cristallisait sous mes yeux comme la surface d'un marais salant. Je venais simplement de réussir à transformer notre tension pour nous porter sur le terrain d'un jeu plus anodin, certes, mais pas moins sensuel.

Sa main se redressa pour adopter la même posture, face à la mienne, attendant le signal pour entamer la plus charnelle des danses.

Sans la faire attendre, j'entonnai l'ouverture du plus fameux des airs de tango. C'est alors que d'un glissement de doigt en fléchissement, de fléchissement en rotation du poignet, Florence épousait mes mouvements, coordonnée. À peine quelques secondes supplémentaires suffirent, à la faire chavirer dans un éclat de rire qui manifesta la première sortie de sa réserve. Elle me dit naturellement :

— C'est plus facile en vrai !

— Je te remercie pour cette invitation.

Je lui fis alors le baisemain sans toucher sa peau, ce qui la fit sans doute légèrement vaciller.

Imprégné par son aura, je ne voulus plus parler. La regarder, comme absent, juste conscient de l'avoir trouvé, ici, seule. Mais je devais mener l'air de notre ballade et pour ce faire je l'emmenai vers un nouveau sujet de discussion. Je pris

ainsi le risque d'accentuer mon transfert ou d'atténuer le manque que j'avais d'Eva en osant :

— Tu aimes la peinture ?

— Oui, surtout l'impressionnisme... Tiens d'ailleurs, si ça t'intéresse, je songeais à visiter l'exposition sur Matisse qui s'ouvre ce week-end au palais du Luxembourg... Répondit-elle avec une spontanéité déconcertante.

— Ah oui ?... J'aime beaucoup les peintres fauvistes... Alternai-je avec une fausse humilité.

— On pourrait peut-être y aller ensemble, si tu veux... ?

— Oui, c'est une très bonne idée...

En fait, cette proposition me figea à mon tour, suspendu à ses couleurs.

Depuis le début de notre rendez-vous, j'étais saisi par son allure féline élancée et ses yeux sublimes qui paraient la finesse et l'élégance expressive de ses traits, dont se dégageaient une apparente sérénité et un calme assuré. Son grand buste bien droit et ses avant-bras posés sur le rebord de la table, mettaient pudiquement en valeur sa poitrine opulente sous un pull col roulé d'une maille blanche et fine.

Je revoyais Marthe, ma tante, dont les formes observées toute une journée sur la mer Morte m'avaient possédé. Perlant de sel, dénudée à se confondre avec le sable, Marthe épousait le soleil, attachée aux poignets par deux bracelets. Ces bracelets que portait Florence sans doute en toute innocence.

La musique romantique de sa retenue retrouvée m'insuffla une logorrhée sûrement plaisante, puisqu'elle souriait désormais avec une suavité toute britannique qui libérait sa sensualité.

Florence s'exprima peu sur elle-même ce qui lui donna cette indépendance secrète si fascinante. Mais elle manifesta une écoute attentive et une curiosité

discrète qui m'emportèrent rapidement vers des évocations personnelles comme sur ma relation aux femmes dont je connaissais la singularité :

— Être fidèle est la plus grande des libertés... Lançai-je sans attendre d'écho.

Florence m'écoutait médusée à l'annonce d'un trait dont je connaissais déjà la portée. Sa posture attentive m'encouragea à poursuivre :

— C'est pourtant simple. Selon moi, il n'y a pas d'amour sans fidélité, car l'amour est cet astre qui pour voler a besoin de son unique satellite : l'autre.

Jamais je ne m'étais entretenu avec une femme d'une telle beauté et l'énergie qu'elle ranima en moi, transcenda mon anxiété tel un show man se sacrifiant en se livrant à son public pour le conquérir. Ainsi, tout en me regardant fixement elle m'écouta faire les questions puis les démonstrations de mes réponses selon ma fantaisie.

Si son magnétisme m'obligeait à me dévoiler toujours un peu plus, il m'eût paru indécent de la questionner plus en avant. Non pas que sa vie m'importât peu, j'aurais tout voulu connaître d'elle, mais je préférais deviner, sentir, imaginer plutôt que l'obliger à se dévoiler. Je préférais faire flotter ma perception irréaliste et ambiguë que j'avais d'elle plutôt que de lever le voile sur son introversion.

Mes trois années d'existence avec une magnifique femme du caractère d'Eva m'assurèrent une confiance et un rythme résolu mais mon trouble était ce rival qu'il m'eut fallu embrasser pour l'écarter.

À la sortie du café où nous avions également dîné, je lui proposai de la raccompagner en voiture, ce qu'elle accepta après avoir suggéré de prendre le métro.

Nous marchions côte à côte vers la voiture, elle légèrement devant, lorsque la pensée de poser ma main sur son épaule me vint comme une chose naturelle. Je n'en fis rien. J'étais certainement trop inquiet d'essuyer un revers et de gâcher une aventure naissante. Je rêvais secrètement comme ce fut le cas avec Eva,

d'une mise en scène plus romantique où un double jeu se mettrait en place pour une conclusion à son apogée. Elle ne s'était pas encore beaucoup livrée et j'espérais que notre histoire ne fût que commencer.

Arrivée en bas de chez elle, elle ne s'appesantit pas, me remerciant courtoisement de la soirée en descendant sans formalité avant d'ajouter que nous étions voisins.

Je rentrai chez moi à minuit dans le quinzième arrondissement, surexcité par l'intensité de la charge émotionnelle. Le film de mon ascension fulgurante repassait sans fin dans ma tête.

J'ouvris une bouteille d'un bon Châteauneuf du Pape blanc pour fêter cette fabuleuse rencontre. Mon toast salua cette intervention qui ne pouvait être que divine. En levant le verre je fis refléter sa couleur paille avant de recueillir en bouche la rondeur, généreuse et fraîche, obtenue avec adresse par le vigneron. C'est avec style qu'un arôme d'amande grillée et charmeur conclut la finale de cette dégustation. Mais ce sont les lèvres de Florence que j'aurais voulu effleurer dans un bourdonnement d'abeille.

Je lui rédigeai ensuite un courriel que je renonçai finalement à lui envoyer. Je la remerciais pour cette soirée. Mais chaque mot destiné m'aurait fait vaciller d'attendre son soutien. Sa rémanence dura jusqu'au dernier souffle du début de mon sommeil. Une chose était sûre : elle m'avait envoûté. Le contraire eut été préférable.

Chapitre 2

La pensée de Florence me fit tomber de mon lit à sept heures du matin. Accompagné d'un café, je mis un disque vinyle des Polonaises de Chopin interprétées par Geörgy Cziffra. Ceci marqua ma rupture avec de longs mois de surdité. Je ressentis à nouveau la mise à nu minutieuse et exigeante de mon cœur qui s'écoutait enfin battre sans complaisance. Les Polonaises sonnaient la tourmente d'une danse que Cziffra magnifiait de la richesse de son toucher vif, puissant et volontaire. Cet homme avait connu la déportation sous l'ère communiste et l'enfermement pendant de longues années. Installé à Paris, il n'eut de cesse que d'effacer les séquelles de la torture que ses mains avaient endurées. C'était un survivant comme je l'étais d'Eva et l'écouter était une libération.

J'amorçai une mue intérieure en déplaçant mon attention d'Eva vers Florence ce qui me fragilisait insidieusement. Le naufrage personnel d'avec Eva m'avait échoué dans la région d'une douce mélancolie. J'avais fini par me résigner sans chercher la moindre aventure.

La rencontre inespérée de Florence me fit entamer une fulgurante migration affective vers une chaleur tourbillonnaire et volcanique. Le premier signe de mon dépaysement émotionnel apparut enfin. Sa beauté fatale avait été un électrochoc assez puissant pour me faire sortir de ma nonchalance affective.

Ayant évoqué son intérêt pour l'exposition sur Matisse, j'envoyai un courriel à Florence afin de convenir de notre prochain rendez-vous. Je l'invitai à nous y retrouver samedi prochain. Je guettai sa réponse qui vint dix minutes plus tard : « Avec plaisir, à samedi ». Je fis alors le vœu que des soirées comme celle d'hier se répète à l'infini.

La vie était ironique et je le pensais depuis longtemps. C'était en effet bien grâce au Comité d'Entreprise de Together si j'avais pu rencontrer Florence. Quelques semaines plus tôt, j'avais fait envoyé aux mille salariés l'annonce de la